

# Bernard Moreau

Poète

## Biographie

Bernard Moreau est né en 1962 à Villiers-le-Bel dans la banlieue parisienne. Après de nombreux déménagements, il vit dans la vallée de la Seine depuis plus de trente ans. Il commence des études de lettres, puis choisit de se réorienter en Sciences Sociales. Il travaille pendant plusieurs années dans une banque avant de prendre un poste de professeur de Sciences Économiques et Sociales en lycée. En parallèle, il anime des ateliers d'écriture à l'université, en bibliothèque ou dans les écoles. Il écrit depuis longtemps, principalement de la poésie, et publie régulièrement, mais lentement depuis le début des années 2000 des recueils de poésie. Il travaille parfois avec des plasticiens, ce qui a donné lieu à la publication de plusieurs livres d'artiste.

**Bernard Moreau**

[Sur le site de la Maison des écrivains et de la littérature](#)

3 questions posées à **Bernard Moreau** par 3 étudiantes en Licence de Lettres, **Lucie (L1)**, **Océane (L2)**, **Camille (L3)** et auxquelles il répond :

- Comment se sent-on après avoir publié un ouvrage ?
- Que vous apporte l'écriture ?
- Comment réussissez-vous à vaincre la page blanche ?

... / ...

## *Comment se sent-on après avoir publié un ouvrage ?*

Chère Lucie,

Votre question appelle une réponse très personnelle. Or exprimer ce qu'il ressent ne fait pas nécessairement partie de ce que sait faire un écrivain. Le temps qui s'ouvre après avoir publié un ouvrage est aussi un temps très long. C'est celui de l'éternité d'un temps non clos, sinon bien sûr par l'événement qui fera que je ne sente plus rien. À défaut de pouvoir prendre le temps de me souvenir de la succession des segments de temps écoulés depuis que j'ai commencé à publier des ouvrages, il me semble que je peux en distinguer quelques-uns dans l'immédiat après publication (ce qui semble d'ailleurs correspondre à ce que vous évoquez).

Il y a d'abord le moment, assez court finalement, où je découvre le livre. C'est souvent une surprise. Le travail de l'éditeur est passé par là. Il a mis en forme le texte, souvent autrement

que ne le proposait le tapuscrit, et cela peut être une vraie transformation. La surprise peut venir aussi du fait qu'il s'est parfois écoulé un temps assez long depuis l'écriture du livre jusqu'à sa parution. Pour ma part, j'ai plutôt été régulièrement heureux de cette découverte, qui commence avec la relecture des épreuves et qui se confirme lorsqu'on tient l'objet dans ses mains. En cet instant, le texte transformé en livre se trouve objectivé, détaché de moi, et paradoxalement surdéterminé par ma personne : mon nom sur la couverture, la présentation de ma personne, le rappel de mes livres publiés, tout cela peut faire de moi comme un enfant prêt à fanfaronner. Mais je peux aussi me sentir fragilisé, en me posant l'éternelle question de la perfection ou de la rigueur à laquelle je souhaitais aboutir.

Quand le livre paraît, vient assez vite un temps, qui peut durer, pendant lequel le livre va aller à la rencontre de son public. C'est le moment des lectures, des signatures, des invitations, de l'envoi à la presse ou

aux amis et notables littéraires. Je suis alors dans une activité relativement importante dont je garde plutôt un bon souvenir. J'existe alors socialement comme poète et cela me permet de mettre en adéquation une bonne part de ce qui fait ma vie (écrire des poèmes) avec le statut que me renvoie le regard des autres (être un poète) alors que dans ma vie de tous les jours, les activités qui m'occupent pour la gagner me conduisent le plus souvent à ne pas parler de poésie en public (n'être un poète qu'en privé). Je me sens alors un peu comme quelqu'un qui aurait passé un temps assez long dans un endroit lointain et qui reviendrait parmi les siens.

Dans ce même moment de lectures se fait la découverte de la façon dont je peux faire résonner le texte. Parfois il arrive que cela passe par la voix d'autres personnes, leurs interprétations lorsqu'elles le lisent ou le jouent, leurs commentaires lorsqu'elles en parlent. Ce sont à nouveau autant d'étonnements sur la capacité du livre à vivre sa propre vie, à sortir de ce que j'ai fait pour qu'il

existe. Cette existence autonome lui donne un surcroît de vie, de présence. Une sorte de peur peut à ce moment m'étreindre que je ne retrouve pas la même chose avec les ouvrages en cours, les travaux laborieux inaboutis, dont le quotidien est moins porteur d'enthousiasme créatif que ces moments collectifs où le travail passé trouve sa place dans le monde. Mais ce moment-là a aussi ses déceptions, le sentiment que le livre n'est pas compris, l'impression d'un décalage avec le public (fût-il bienveillant) ou avec les artistes rencontrés.

Voilà donc, Lucie, ce qui me revient de ces moments-là. Mais je ne peux vous assurer que l'illusion rétrospective propre au souvenir ne me conduise pas à censurer ou à enjoliver ces moments qui suivent la publication d'un livre. Je pense vous avoir en tous les cas répondu le plus honnêtement possible, en évitant tous les effets de la mise en scène de soi dont les auteurs sont souvent friands.

## *Que vous apporte l'écriture?*

Chère Océane,

Je ne sais pas répondre à votre question. Ma difficulté à vivre sans écrire signale peut-être qu'écrire me facilite la vie. Mais le contraire est vrai aussi : je peux avoir le sentiment qu'écrire me la complique. Il faut arracher du temps aux nécessités, arbitrer avec d'autres activités, refuser de partager des moments avec certaines personnes. Écrire m'a conduit à perdre des revenus, en faisant le choix de quitter une profession lucrative pour une autre qui l'est moins, mais me laisse plus libre dans mon emploi du temps et ma façon de voir le monde.

A priori écrire m'apporte donc peu de revenus, peu de statut, peu de certitudes. La question se pose sans doute autrement. Que suis-je si je n'écris pas ? Comment suis-je quand je n'écris pas durablement. Souvent pas très bien. Les soucis d'argent, la lutte contre le temps, les efforts pour faire avancer les textes : toutes choses que je ne sais pas éviter et qui me

font vivre l'écriture comme un chantier permanent. Dans un texte à paraître dans la revue *Contre allées*, je reviens sur cette question du chantier. Le chantier, l'atelier : une sorte de lieu de vie où je trouve à projeter dans le temps sens et matière. Mais finalement, est-ce si spécifique à cette activité ?

Se poser la question de ce que m'apporte l'écriture, c'est aussi sans doute rentrer dans une comparaison presque économique des coûts et des avantages de celle-ci avec d'autres activités. Par exemple mon activité professionnelle, que je serai sans doute assez heureux d'abandonner au moment de la retraite, mais dont je ne peux pas dire qu'elle ne m'apporte rien en dehors de revenus réguliers. Qu'est-ce qui apporte le plus ? L'écriture doit-elle nécessairement être ce par quoi la vie m'aura le plus comblé ?

A-t-on le choix de ce qui vous apporte quelque chose ? C'est encore une autre façon de penser ce rapport à l'écriture qui me conduirait à

réfléchir aux circonstances qui m'ont conduit à écrire, plutôt que peindre, ou participer à la construction de barrages, ou m'engager dans une carrière militaire, ou devenir clown, ou faire de la politique, ou que sais-je encore. Bref, je suis désolé, me voilà en train de vous proposer encore d'autres questions que celle que vous avez eu la curiosité de me poser.

Et finalement votre question, Océane, n'est-elle pas proche de celle du fameux numéro hors série de Libération en 1985, posée à plusieurs centaines d'auteurs : « Pourquoi écrivez-vous ? » On en retient la réponse de Samuel Beckett qui est restée célèbre : « Bon qu'à ça ».

---

## *Comment réussissez-vous à vaincre la page blanche?*

Chère Camille,

Ma réponse ne résoudra sans doute pas vraiment cette inquiétude qui peut-être vous étreint au moment d'écrire, en atelier, ou seule avec vous même. Cela est dû sans doute aux circonstances dans lesquelles j'écris. Je n'attends pas de l'écriture qu'elle me permette de gagner ma vie. Je ne suis que rarement dans l'obligation d'écrire, de commencer la nouvelle page du nouveau livre. Je n'ai donc pas d'inquiétude autour du passage à l'acte. Il peut se passer d'ailleurs un certain temps sans que j'écrive une ligne.

Cela ne dure toutefois jamais très longtemps, car il m'arrive souvent d'écrire des textes isolés qui peuvent le rester ou dont l'accumulation me laissera ultérieurement deviner une forme ou un sens à creuser, à poursuivre. Ces textes sont parfois composés d'abord oralement, sans support papier ou numérique, en conduisant ou en marchant par

exemple, retranscrits ensuite sur papier ou à l'écran. Ce matériau toujours disponible me fournit par conséquent autant d'objectifs de travail auxquels je m'attelle, éventuellement avec plus ou moins de facilité, mais sans la mythique peur de la page blanche. Et quand le travail est lancé, de nouveaux textes peuvent s'écrire sans que le moment de leur apparition soit une question. Finalement, la page blanche n'existe pas pour moi. La page est l'espace où je m'avance quand je sais que je vais la noircir de quelques signes.

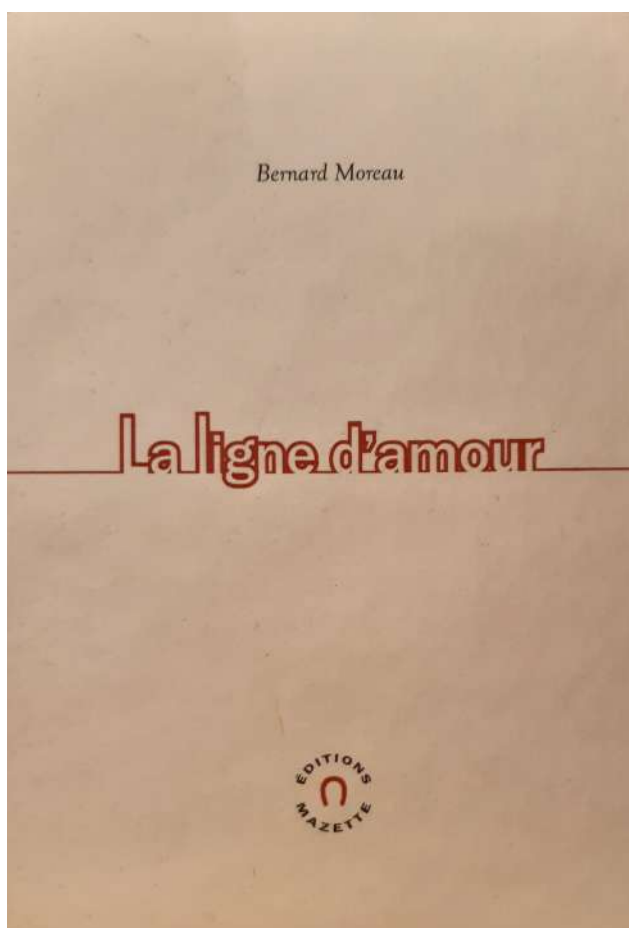
Je ne me fie de toutes façons que très rarement au premier jet et mes textes sont l'objet de relectures permanentes, de corrections, de réécritures, d'abandons. Le premier jet n'est donc pas porteur de l'angoissante question de sa qualité. Il est vrai aussi qu'écrivant principalement des poèmes, parfois des nouvelles, je ne connais pas l'incertitude et l'inconnu de la navigation au long cours suscitée par le projet de textes très longs. Si je devais confesser une inquiétude

relative à l'écriture, elle viendrait davantage de l'insatisfaction qui peut naître de moments de travail dont le résultat ne me convainc pas. Ou bien encore de la difficulté, du fait de ce que je pense être les nécessités de la vie, à répondre à l'injonction de Plin ou de Zola : *Nulla dies sine linea*. Mais rien de paralysant, une insatisfaction existentielle plutôt qu'une véritable angoisse.

Cette question de la page blanche est sans doute à relier à celle de l'inspiration, de la muse, qui parfois s'absenteraient. Ce sont des représentations qui viennent du romantisme, de cette idée de l'écrivain démiurge, créateur ex nihilo de son œuvre. Interrogez d'autres auteurs d'aujourd'hui, Camille, et sans doute vous rendrez vous compte que leur travail ne ressemble pas beaucoup à ces images échevelées que nous a transmises notre passé romantique. Les choses sont sans doute moins tragiques, à défaut d'être plus simples.

## Le dernier ouvrage paru de Bernard Moreau :

LA LIGNE D'AMOUR, éditions Mazette, 2017.



## Bibliographie

### Bernard Moreau

- *La ligne d'amour*, Editions Mazette, 2017.
- *En route*, Les arêtes éditions, 2015.
- *Machine à méditer*, Editions Mazette, 2011.
- *Eden rouge*, autour d'une gravure de Brigitte Dusserre Bresson, BdB éditions, 2011.
- *Remblai des jours*, photos de Brigitte Dusserre Bresson, Corps Puce éditions, 2007.
- *Quelque peu*, vignette de Julia Holler, Les arêtes éditions, 2007.
- *La lettre du Gardon*, accompagné d'encres de Brigitte Dusserre Bresson, BdB éditions, 2007.
- *Extraits de feuilles*, illustré de gouaches originales de Julia Holler, Les arêtes éditions, 2007.
- *Du bruit*, gravures de Brigitte Dusserre Bresson, BdB éditions, 2006.
- *Crobards et mounièques, poèmes*, L'idée bleue, Collection Le farfadet bleu, 2005.
- *Fondations, poèmes*, La Bartavelle, 2000.

Des extraits sur le site de la Maison des écrivains et de la littérature

## Deux oeuvres qui ont marqué Bernard Moreau récemment

- Les livres de :

**ISABELLE PINÇON, ZOUVE, LE BRUIT DES AUTRES, 2004.**

Ce livre d'Isabelle Pinçon est très emblématique de sa façon d'écrire et de mon goût à retrouver une prose très éloignée de ce que j'écris. Dans tous ses livres, je me laisse embarquer par ses propositions qui s'enchaînent les unes aux autres par de légères distorsions, engendrant par glissements successifs situations diverses et images. Il y a aussi un ton légèrement ironique qui évite de se perdre dans la complaisance de l'intime. Je ne m'en lasse pas et je crois que la voix d'Isabelle Pinçon est l'une des grandes voix poétiques d'aujourd'hui.

**JEAN-PAUL KLÉE, KATHÉDRALI, ANDERSEN, 2018.**

Je ne me lasse pas non plus de retrouver les livres de Jean-Paul Klée. Sa poésie est unique : une sorte de lyrisme démesuré qui brasse l'intime et l'universel, ancrés toujours dans l'Alsace où il vit. Lire Jean Paul Klée, c'est accepter de rentrer dans une écriture où les langues (l'alsacien et le français) se mêlent, où à chaque instant on peut s'émanciper de la syntaxe attendue et des habitudes typographiques. Des vers qui emportent dans un flux furieux comme les eaux d'un fleuve toujours renouvelées.



*Conférences*

Jean-Paul Klée

**Kathédrali**



*Andersen +*